



Monique, elle aussi, a son bol breton.

Mon premier iceberg.



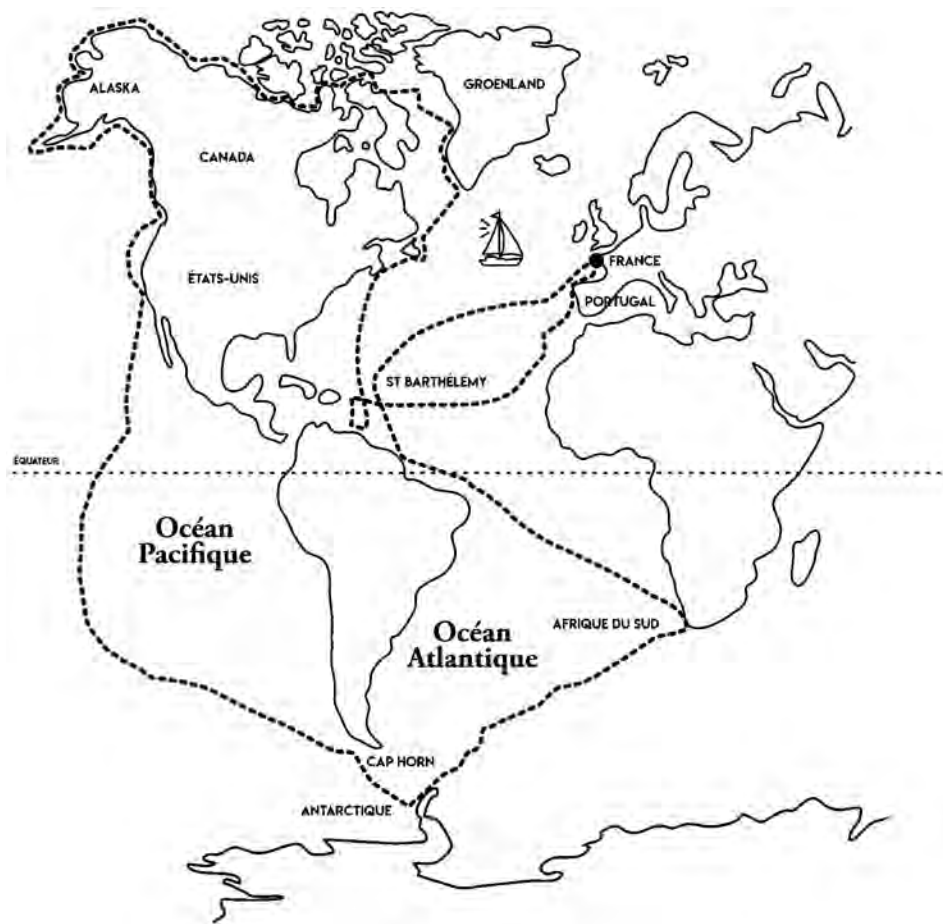
Paddle dans les glaces du Groenland.
Note pour moi-même: penser à mettre des bottes la prochaine fois.



© Johann Pidoux

Notre propriété plus ou moins privée pour les prochains mois d'hiver!





Regarde bien, Monique, nous on est là. Ça s'appelle l'île de Vancouver. C'est beau, hein ? Et tout en haut ? C'est le Groenland ! La baie de Disko, qu'est-ce qu'on a pu rigoler là-bas tous les deux... Même si on s'est gelé les plumes, on peut dire qu'on a eu de sacrés coups de chaud ! Tu te souviens ? Alors maintenant, Momo, suis bien mon doigt. Voilà. Tu vois tout ce bleu ? C'est l'océan Pacifique. Et tous ces petits points au milieu du bleu ? Des îles. Arrête de gigoter, Momo, écoute-moi. Donc ça, c'est la Polynésie. Un endroit où les colliers sont faits de fleurs, où ça sent bon la vanille et la noix de coco. On y va. Ce sera un long voyage, Monique, un long voyage. Mais au bout, on trouvera de l'eau turquoise et du sable blanc très doux, comme chez moi à Yvinec, mon île bretonne. Je t'y emmènerai un jour. La Polynésie, ça nous fera du bien après la glace. Tu verras, c'est un peu comme chez toi, à Tenerife, ton île des Canaries. Dans ce paradis, tu pourras attraper tous les poissons que tu voudras. Et puis on fera de la planche, du paddle et même du kite et, promis, on ne s'envolera pas trop haut ! Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

*

Le Monde selon Guirec et Monique

Nous ne sommes pas allés au paradis. Là-bas, ils n'ont pas voulu de nous. Enfin, c'est de toi qu'ils ne voulaient pas. Et moi, je n'irai nulle part sans toi.

Mais ce n'est pas grave, on en trouvera un autre de paradis.

C'est ici que tout commence

Décembre 2012

J'ai mon bateau. Je suis descendu de Bretagne pour aller le chercher dans le Sud à Martigues. Moi, Guirec, originaire de Plougrescant dans les Côtes-d'Armor, j'achète un bateau en Méditerranée. Un comble ! Au téléphone, les propriétaires m'avaient prévenu : « Tu viens de loin, alors ne viens pas pour rien : c'est 40 000. On ne lâchera pas en dessous. » J'ai dit oui et je suis parti. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que les 40 000, je ne les ai pas. En réunissant mes économies, et ce que j'ai gagné en Australie, je totalise 31 000 euros. Peu importe, ce bateau, je le veux.

Auparavant, j'avais épluché les petites annonces en Bretagne, écumé les ports des Côtes-d'Armor, du Finistère, du Morbihan et d'Ille-et-Vilaine. J'ai vu des dizaines de voiliers, mais rien ne correspondait à ce que je voulais, tout en rentrant dans mon budget : un bateau assez solide pour écumer les océans.

Dans le Sud, le *Loungta* m'attendait. Son nom était de bon augure : « cheval de vent », le porte-bonheur tibétain. La première fois que je l'ai vu, le *Loungta* était hors d'eau,

sur ses bers, magnifique sous le ciel bleu profond de Provence. Au premier coup d'œil, il m'a plu. Il était parfait. Un dix-mètres, costaud, sain d'aspect, aussi beau à l'intérieur qu'à l'extérieur, même si je n'étais pas fou de la coque orange. Mais deux couches de peinture et ce serait réglé. Quand je dis « au premier coup d'œil », c'est qu'en réalité je n'y connaissais rien en bateaux de croisière. Je n'avais jamais mis les pieds sur un hauturier et, dès qu'on entrait dans des détails techniques, j'étais perdu. Alors je prenais un air entendu et je faisais comme si.

Damien, un des deux jeunes propriétaires, m'a tout de suite mis à l'aise. Quand je lui ai parlé de mes projets : traverser l'Atlantique en solitaire, m'approcher des glaces du pôle Nord... j'ai bien vu que ça le laissait rêveur.

Comment ne pas me prendre au sérieux ? J'avais traversé la France pour visiter ce bateau. Comme un vrai navigateur, j'ai inspecté la coque, pointé deux ou trois défauts, feint de déceler des zones de fragilité. J'ai écouté le bruit du moteur, évalué sa propreté, vérifié le jeu du safran, caressé le mât, déplié les voiles, testé l'accastillage.

Pour mener à bien mon projet, leur disais-je, il y aurait pas mal de réparations, il faudrait changer des pièces, expertiser la solidité... Bref, je brodais au fil de la conversation. J'ai bien négocié : ils l'ont cédé à 29 000. J'étais enfin propriétaire d'une belle embarcation.

Quelques semaines plus tard, je suis retourné à Martigues pour la mise à l'eau. Avec trois copains, Romain et deux marins aguerris, Kiki et Étienne. Je suis à l'aise sur l'eau, sur une planche à voile mais barrer un voilier, je n'y connais rien. Et pour remonter le bateau en Bretagne Nord, leur aide m'était indispensable.

Nous avons appareillé en plein mois de décembre sous une météo pourrie. Mais cela ne nous faisait pas peur : au moins nous pourrions tester le bateau en conditions.

Rejoindre la Bretagne depuis Martigues, ce n'est pas la porte à côté. Il faut descendre la Méditerranée le long de la côte espagnole, passer Gibraltar au sud, puis remonter le long du Portugal avant de traverser le golfe de Gascogne. Entre deux escales, nous avons profité de la magie du Nouvel An en Méditerranée. C'est après Gibraltar que les choses commencèrent à se corser. Kiki et Étienne devaient rentrer chez eux, ils ont donc débarqué à Cadix, après le détroit. Romain et moi, on fanfaronnait, mais on n'en menait pas large.

Après dix jours d'une navigation vraiment galère, nous avons fini par arriver mi-janvier en Galice, éreintés. La mauvaise météo ajoutée à notre manque d'expérience rendait la situation dangereuse. On a même pensé perdre le bateau. Il prenait l'eau, et impossible de comprendre d'où ça venait ! Romain – qui était aussi novice que moi – criait : « On va couler Guirec, on coule ! » On ne se voyait plus traverser le golfe de Gascogne, connu pour ses vents violents et ses creux de plusieurs mètres. Nous étions épuisés, et moi j'étais fauché. Alors, on a pris la décision de laisser le bateau en Espagne et de rentrer, lui à Annecy et moi à Paris. Valentine, ma sœur aînée, pouvait m'héberger. J'avais besoin d'argent, alors j'ai travaillé comme vendeur de fenêtres. J'ai trouvé ce boulot sur Le Bon Coin. L'annonce mentionnait « recherche commercial. Salaire intéressant ». J'ai sauté sur l'occasion ! Nous étions payés à la commission. J'étais tellement motivé que très vite je suis devenu le meilleur vendeur de la boutique. Je suis certain que j'aurais réussi à faire changer toutes les vitres du château de Versailles si je l'avais voulu !

Cinq mois plus tard, j'avais renfloué la caisse de bord et le beau temps était de retour. Je suis reparti en Espagne avec un ami d'enfance, et nous avons finalement réussi à ramener le bateau sain et sauf à Yvinec.

Le Monde selon Guirec et Monique

Heureusement que je lui faisais confiance car on s'est bien fait secouer ! Ça avait beau être l'été, on a eu des creux de 6 mètres. Et, très vite, des problèmes de batterie sont survenus. Arrivés en Bretagne, nous n'avions plus de moteur, on ne pouvait même plus allumer le GPS ! Au large de l'archipel des Sept-Iles, par une nuit sans lune, on s'est fait une sacrée frayeur ! Le courant était si fort que nous dérivions plus que nous n'avancions. Au lever du jour, nous étions à deux doigts de nous échouer sur les rochers. La marée montante, le vent et les courants nous ont ramenés vers l'est, vers mon île, abordée en fin de journée. Nous n'étions pas mécontents d'arriver. À Yvinec, on a mouillé juste devant chez moi. C'était le 5 juillet. J'étais fier et heureux.

Yvinec, c'est le plus bel endroit du monde. Sur l'île, il y a une seule maison, la nôtre. Le continent n'est pas loin, 1 kilomètre à peine, lorsque la mer est basse, il est possible de rejoindre la terre à pied, et à marée haute, il n'y a que nous sur notre caillou. Jamais je ne me lasserai des paysages lunaires qui bordent mon île. Le décor change au fil des marées et des saisons. La lumière n'est jamais la même, comme le bruit des vagues qui nous bercent chaque soir. Depuis toujours, la mer est mon terrain de jeux. Quel que soit le temps, j'étais dehors. On avait plusieurs canots avec lesquels je partais en mer poser mes casiers et pêcher. Je me levais à 5 heures du matin et je rentrais au coucher du soleil. Je pouvais passer plus de dix heures par jour sur l'eau. À quatre ou cinq ans déjà, je construisais des radeaux avec des palettes de bois... Il faut dire que j'avais un père qui avait totalement confiance en moi. On ne manquait pas de lui reprocher la liberté qu'il m'accordait. Surtout les jours de tempête, quand il n'y avait pas un bateau dehors, mes sœurs s'énermaient : « T'es complètement fou, il va

mourir et tu vas t'en vouloir toute ta vie. » Impassible, il me laissait faire. Et, moi, si je devais relever mes casiers à homards, ça pouvait bien souffler, je m'en fichais ! Je n'étais jamais trop loin des côtes, au pire, je serais revenu à la nage. Quand je ne pêchais pas, je faisais de la planche à voile, du surf, du kite, de la plongée en apnée. J'étais une espèce d'hyperactif des mers. D'ailleurs, je vivais en t-shirt et en short, pieds nus, été comme hiver. On m'appelait le petit îlien aux pieds nus ! Quand je me rendais chez le docteur ou au supermarché, je racontais souvent qu'on m'avait piqué mes chaussures. Je me souviens d'un hiver plus rude que d'ordinaire, il y avait de la glace dans mon petit bateau et je la cassais à coups de talon. Je plongeais dans l'eau à 7 degrés, rien ne pouvait m'arrêter, ni la peur, ni le vent, ni le froid.

Yvinec m'a entièrement fabriqué. Mon île a fait de moi un solitaire, un passionné, un amoureux de la mer. Comme mon père.

Après son divorce d'avec ma mère, il a souhaité vivre sur Yvinec, c'était son rêve d'enfant. Il aimait la voile, il avait traversé deux fois l'Atlantique en équipage. Malheureusement, j'ai rarement navigué avec lui. Mais quand j'étais petit, il me racontait ses voyages et je lui disais : « Un jour, toi et moi, on partira ensemble, on fera le tour du monde ! »

Régulièrement, j'ouvrais les vieux albums jaunis par le temps et gondolés par l'humidité qu'il rangeait dans le salon. J'adorais laisser mon esprit vagabonder sur ces mers dont il parlait si bien. Et je pensais qu'un jour j'irais aussi.

J'ai passé l'été à retaper mon bateau. Parfois des amis venaient me donner un coup de main. Je m'étais mis en tête de lever l'ancre à la fin du mois d'août. Pour être prêt à temps, il y avait du boulot, mais le boulot ne me faisait

pas peur, sauf à l'école. Elle et moi, on n'était pas trop faits pour s'entendre. Et pourtant j'en ai essayé, des écoles, treize pour être exact ! À Pontrieux, à Brest, à Saint-Brieuc, à Paimpol, à Paris... et même à Yvinec ! Ça, c'était en seconde, j'étais au lycée à Paimpol, j'en avais marre, j'ai dit à mon père : « J'arrête. » Désespéré, il m'a rapatrié à Yvinec où il a fait venir des profs pour me donner des cours particuliers ! J'avais seize ans, je brûlais d'apprendre la vie, et pour moi, elle ne se trouvait pas dans les manuels scolaires. Les profs ont vite compris qu'il n'y avait rien à tirer de moi. Ils étaient très gentils, on ne travaillait pas, on parlait aventure et grand large, et dès que mon père s'absentait je les emmenais à la pêche, ils étaient ravis ! L'année suivante, mes parents m'ont inscrit en première à Saint-Brieuc. Ennui mortel ! Je passais mes journées à regarder par la fenêtre et à calculer les horaires des marées en pensant à mes casiers. En janvier, j'ai eu dix-huit ans. Je me suis mis à bien gamberger. « Tu es en première. L'année prochaine, tu passes ton bac, et après ? Le bac, ça ne sert à rien, il faudra continuer. Des études, encore ? Mais des études de quoi ? Et après ? Un emploi dans un bureau, et ce sera parti comme ça pour plus de quarante ans ? » Si j'entrais dans ce système, le champ des possibles se réduirait à coup sûr. Les voyages et surtout la liberté m'appelaient...

Je voulais naviguer, mais avant il me fallait de l'argent. Alors j'ai tout quitté. Mon île, ma famille, le lycée, le confort d'une vie bien réglée.

J'ai vendu ma moto, acheté un billet pour l'Australie, un dictionnaire français-anglais, un guide Lonely Planet et j'ai tout planté là. Il me restait 200 euros.

Toute ma famille a tenté de m'en dissuader. Je répondais que je voulais partir à l'étranger pour voir du pays et apprendre l'anglais.

Le Monde selon Guirec et Monique

Bien sûr, j'aurais pu choisir l'Angleterre ou l'Irlande mais c'était trop proche. Je rêvais de dépaysement total, de voir des kangourous, des ornithorynques et des koalas, de surfer sur les vagues du Pacifique et de l'océan Indien.

Et puis l'Australie, comme ça, avec 200 euros et cinq mots d'anglais en poche, sans personne sur place pour m'accueillir, c'était un sacré défi. Même mon père, qui m'avait toujours soutenu dans mes projets, s'étonnait : « Je ne comprends pas... tu as à peine dix-huit ans, tu as ton studio, une moto, tout ce que tu veux... » et j'allais quitter cette vie facile et confortable pour me retrouver à la rue au bout du monde...

Lorsque je dis « à la rue » ce n'est pas une image. À Sydney, les premiers jours, je dormais sur le trottoir, réveillé par les rats qui me grimpaient dessus. J'attendais le lever du jour pour redevenir quelqu'un de normal.

Avant mon départ, les uns et les autres avaient voulu me donner des contacts, mais je voulais me débrouiller seul pour voir de quoi j'étais capable.

J'ai rapidement quitté la ville et me suis enfoncé dans les terres. J'avais lu que c'était la saison de la cueillette des fruits. Mes pressentiments étaient bons : j'ai trouvé du travail à la récolte des pommes, des pastèques et aux vendanges.

Grâce à mon premier pécule, j'ai acheté un vélo et traversé tout le sud-ouest du pays en me nourrissant principalement de flocons d'avoine et de lait en poudre. Chaque centime gagné comptait, chaque centime me rapprochait de mon bateau.

Sur le chemin, j'ai été pisciniste, jardinier, serveur, plongeur... et puis je suis arrivé à Carnarvon. Des jeunes m'avaient informé : « Tu peux faire demi-tour, ici il n'y a pas de travail. »

Avaient-ils vraiment cherché partout ?

Le Monde selon Guirec et Monique

En me promenant sur le port, j'échange avec quelques capitaines de bateau. L'un d'entre eux est furieux, son équipage n'est pas au complet : un homme ne s'est pas présenté.

Il m'interroge :

« Tu as déjà pêché sur un crevettier, toi ?

— Évidemment ! C'est mon métier en France.

— Ok. Tu peux embarquer. Départ dans 30 minutes pour plusieurs semaines. »

Parti pour trois semaines de mer, j'y suis finalement resté plus d'un mois. Mon capitaine a vite compris que ce n'était pas mon métier mais il m'a formé. J'ai travaillé comme un acharné, près de vingt heures par jour dans une mer infestée de requins, les tables de tri pleines de poissons mortels et de serpents.

J'ai bien failli perdre une jambe un jour, une autre fois j'ai même été assommé par une étoile de mer géante. Peu importe, j'étais prêt à tout pour m'acheter un voilier et partir à la découverte du monde.

J'avais décidé de quitter mon île fin août. Mais la liste des réparations sur le bateau était sans fin. La traversée du golfe de Gascogne avait laissé des traces. Je devais faire réviser le moteur. Les voiles étaient en moins bon état que je ne le croyais. Pour maintenir l'embarcation debout à marée basse, je l'ai béquillée, mais je la retrouvais à plusieurs reprises couchée sur le flanc, la béquille cassée net.

Un matin, alors que mon bateau est à l'ancre à marée haute, je remarque qu'il est très bas au niveau de la ligne de flottaison. C'est quoi ce bordel, encore ? Tout le plancher flotte ! L'eau s'est infiltrée par le presse-étoupe du moteur, les batteries sont immergées, une fumée grise s'en échappe... Il y a eu un court-circuit. De l'acide s'est

répandu dans le bateau, une partie de l'électronique est endommagée. Il faut réparer les dégâts, tout ça coûte de l'argent. Et nous sommes déjà en septembre.

Je mettrai les voiles fin novembre. Il ne me reste plus qu'à nettoyer le bateau à fond, et à l'approvisionner pour un bon mois en mer. Je manque de temps. Avant de partir, j'ai prévu de repeindre la coque en blanc et vert, couleur de l'espoir. Le bateau s'appellera *Yvinec*, bien sûr, comme pour emporter un petit bout de mon île avec moi. Le peintre et navigateur Yvon Le Corre m'a confectionné le pochoir.

En m'attardant sur la coque, je repère des petits points de corrosion. Un copain qui s'y connaît en la matière me tranquillise : « Il faut traiter. D'abord gratter, ensuite faire le sablage et passer l'antifouling avant la peinture... c'est du boulot, mais rien de grave. »

Bien décidé à expédier cette avarie rapidement, je m'équipe d'un marteau et d'une brosse métallique, suivant ses conseils à la lettre. À petits coups de marteau, j'enlève les parties rouillées, avant de gratter avec la brosse métallique pour atteindre l'acier de la coque. Tout à coup, un geyser d'eau m'asperge la figure.

J'ai fait un trou dans mon bateau !

Je suis fou de rage. Après tout le mal que je me suis donné pour ce fichu voilier ! Je me suis donné corps et âme, pour me retrouver avec une coque percée à dix jours du départ...

Mais il est hors de question de revenir à la case départ. Je bouche le trou en y insérant une vis et du Sikaflex¹, m'assure que l'eau ne passe plus... donne de nouveaux coups de marteau, prudents, et là, pschitt ! un, deux, trois geysers ! Je ne peux plus gérer. Je rappelle mon ami.

1. Une sorte de mastic.

Le Monde selon Guirec et Monique

Il arrive en rigolant. Mais quand il voit les trous, la rouille, il ne rigole plus. En fait, par endroits, la tôle est à peine plus épaisse qu'une feuille de papier à cigarettes et la corrosion a gagné du terrain.

« Guirec, tu ne peux pas partir comme ça. C'est un gros chantier, ton bateau est dévoré par la rouille, il faut le retaper entièrement. »

C'en est trop. J'ai arrêté l'école depuis trois ans, acquis mon bateau un an plus tôt, depuis quatre mois, je fais des réparations et me prépare pour ma première traversée de l'Atlantique en solitaire. J'y ai mis toute mon énergie et mes économies. J'ai dû investir dans du matériel, des vêtements, de la nourriture. Et je ne pourrais plus partir ?

J'ai cru faire l'acquisition d'un bateau en excellent état et il se révèle être une passoire, une coque de noix complètement pourrie. Je n'en veux pas aux anciens propriétaires, eux-mêmes ont acheté un bateau repeint, ils ont peu navigué dessus, ils n'ont pas mesuré l'étendue du désastre.

Si j'étais raisonnable, j'attendrais d'avoir les moyens d'organiser ce gros chantier. Je ne suis plus à six mois près. Je retournerais à Paris pour vendre des fenêtres, le temps de me refaire.

Mais reporter ? Encore ? Et pour combien de temps ? Rénover entièrement la coque ? Je n'ai pas l'argent pour. C'est totalement déraisonnable d'entreprendre une traversée en solitaire avec une coque percée. Mais une traversée en solitaire, est-ce bien raisonnable, de toute façon ? Si on commence à douter au premier obstacle, on ne fait jamais rien. On trouve toujours une bonne excuse pour ne pas partir, il y a toujours quelque chose qui ne va pas, mille autres à figner alors qu'on pensait avoir terminé. Tant pis. Ce ne sont pas quelques malheureux trous qui me feront couler.

Je rebouche, je fais quelques soudures et je lève les voiles. Par précaution, j'emporte le poste à souder.